

8 Société et Culture

13e anniversaire de la Fondation Omar Bongo Ondimba, le 27 janvier dernier / Trois questions à la coordinatrice générale...

... Huguette Yessa: " Les fondations ne meurent pas avec leurs initiateurs "

Propos recueillis par SNN
Libreville/Gabon

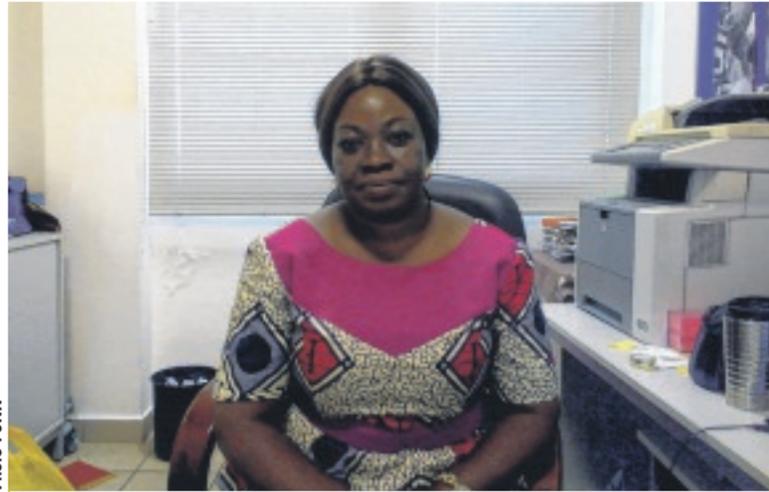
L'union. Les années semblent passer très vite, votre fondation célèbre sa 13e année d'existence dans le domaine associatif. Pour quel bilan ?

Huguette YESSA : c'est le constat que nous tous pouvons faire, le temps passe très vite. On a l'impression d'exister depuis peu, mais cela fait bien plus de 10 ans que nous sommes là. Plus précisément 13 ans. Le bilan est d'abord celui que vous faites, vous les médias qui nous suivez dans nos activités. Disons avec modestie que le bilan est globalement positif, en ce sens que nous atteignons tous les objectifs que nous nous fixons annuellement. D'abord dans nos activités habituelles que sont le concours de mathématiques, la journée inter-

nationale de la paix et "Un arbre de Noël pour tous". Ensuite, quelques actions humanitaires que nous pouvons réaliser de manière imprévue ou planifiée.

D'aucuns pensent qu'Omar Bongo Ondimba étant décédé, la fondation n'a plus sa raison d'être !

(Rire). Non ! les fondations ne meurent pas avec leurs initiateurs. Elles sont des personnalités morales. Elles sont donc censées exister même après le décès de leurs fondateurs. Dans notre cas, c'est même après la disparition de feu le président Omar Bongo Ondimba que notre fondation a toute sa raison d'être. Car, au-delà de nos missions de promotion, nous avons pour objectif principal de vulgariser et perpétuer la mémoire du défunt président. Et c'est d'ailleurs ce que font toutes les fondations similaires, telles que la fondation Nelson Mandela ou Félix Hou-



La coordinatrice générale de la fondation Omar Bongo Ondimba, Huguette Yessa.

phouët Boigny, pour ne citer que celles là.

Sous quel sceau placez-vous les actions de la fondation pour l'année 2018 ?

Sous le signe de l'espoir. C'est un

impératif. En effet, notre pays traverse depuis 2017 une période difficile, et la crise qui le secoue est multiforme : économique, politique, sociale, voire culturelle. Il est aussi important que le peuple sache que ce n'est pas une exclusivité du Gabon. Tous les pays,

même les grandes puissances, y passent. Nos autorités, en tête desquelles son Excellence Ali Bongo Ondimba, se battent pour y trouver des solutions. Pour sa part, la fondation ne peut pas se substituer au gouvernement. Toutefois, nous avons notre rôle à jouer, à l'instar des autres membres de la société civile gabonaise. Nous soutenons les actions du gouvernement par des activités de toutes natures et comptons nous focaliser, cette année, sur l'éducation à la culture de la paix. N'oublions pas que la paix est le socle de tout développement.

Le peuple doit espérer et encourager nos dirigeants, afin de leur donner le courage et la force nécessaire pour remédier à nos difficultés. La crise est sévère certes, mais l'espoir s'impose et la sortie du tunnel peut ne plus être loin. Un proverbe pygmée ne dit-il pas que "lorsque la nuit devient trop sombre, c'est que le jour va bientôt se lever"?

Choses vues

Lebamba-Mbigou : le parcours du combattant



L'axe routier Lebamba-Mbigou, un chemin de croix pour les usagers en saison pluvieuse.



Des passagers d'un minibus à la peine.

se vouer. Si tant est que, malgré leurs nombreuses plaintes, les pouvoirs publics, accusent-elles, restent insensibles à leur préoccupation de voir ce tronçon routier fonctionnel en bon état en toutes saisons. Alors que cette voie est la seule où se font les échanges multiformes entre les deux peuples depuis la nuit des temps. Mais, ils sont obligés de s'armer désormais de courage et mettre leurs nerfs à rude épreuve pour emprunter ce tronçon devenu totalement impraticable. Du côté de Lébamba, le calvaire commence dès la sor-

tie de la ville et se poursuit jusqu'au village Moukoundou, situé à environ 14 kilomètres. Aux nids-de-poule, il faut ajouter les cassis et la glissade par endroits. Faute de travaux d'entretien. Le calvaire se poursuit entre les regroupements des villages Mandji-Dibwangui et Ndoubi, en allant vers Makongonio. Le calvaire se poursuit avec plusieurs trous béants, ravines et autres mares d'eau en pleine chaussée, causées par des buses métalliques bouchées ou effondrées. Le reste du parcours n'est que désolation et récrimina-

tions. De l'avis général, la principale raison à l'origine de cette situation serait l'absence d'"ensoleillement mécanisé ou manuel". Nombre d'usagers se souviennent que, naguère, ces tâches s'accomplissaient par le biais de la subdivisions des Travaux publics de Mbigou. Et rendaient non seulement meilleure la visibilité au niveau de certains virages jugés dangereux, mais favorisaient l'ensoleillement de la chaussée. Aujourd'hui, seuls les "kamikazes" s'y aventurent. Mais, ils n'ont pas de choix. Sinon ce sont les échanges,

davantage économiques, entre les deux localités qui seront interrompus. Les populations locales ne cachent plus leur désarroi face à l'immobilisme des pouvoirs publics à intervenir. «Honnêtement, nous sommes fatigués avec ce que nous vivons sur cette route de malheur. Les rares automobilistes qui osent encore l'emprunter prennent des risques incalculables. D'ailleurs, ils se font de plus en plus rares. Nous avons aujourd'hui beau-

coup de mal à rallier Lébamba pour faire nos courses et aller nous soigner à l'hôpital de Bongolo», a confié un notable de Mbigou.

Il est temps que les pouvoirs publics, par l'entremise de la subdivision des travaux publics de Mbigou, et de Ndendé (en renfort) trouvent une solution à cette situation. Sinon, ce sont les échanges entre ces deux localités qui risquent de cesser. Du jour au lendemain.



Photo : Felicien Ndongo

Photo : Felicien Ndongo

F NDONGO
Mouila/Gabon

POUR un linéaire de 85 kilomètres, c'est un véritable parcours du combattant pour les usagers. L'état de dégradation de la route qui sépare les deux chefs-lieux de départements, respectivement de la Boumi-Louetsi et de la Louetsi-Wano est tel qu'on y passe près de 5 heures à crapahuter dessus. Au grand dam des habitants de deux localités, qui ne savent plus à quel saint